

DISPUTE DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ

L'amour : Place à l'amour ! j'ai l'empire des âmes.
 L'amitié : Tu dures peu ; moi je règne toujours.
 L'amour : J'emplis les cœurs de mes plus vives flammes.
 L'amitié : De doux reflets, moi, je dore les jours.
 L'amour : D'un feu puissant je dévore et consume.
 L'amitié : Ma chaleur douce et réchauffe et nourrit.
 L'amour : Moi, je ressemble au cratère qui fume.
 L'amitié : Je suis la fleur que nul vent ne flétrit.
 L'amour : Qui peut oser me disputer l'empire ?
 L'amitié : Moi, l'amitié, car je fais des heureux.
 L'amour : Quel est le cœur qui vers moi ne soupire ?
 L'amitié : L'abîme attire et ton gouffre est affreux.
 L'amour : Mon grand pouvoir, je le vois, te désole.
 L'amitié : Quel est ton rôle ici-bas, dis-le moi ?
 L'amour : Demande aux cœurs qu'en secret je console,
 Ange béni, des coups portés par toi !
 L'amour : Sécher les pleurs ! moi je répands les larmes.
 L'amitié : Ce sont souvent des larmes de regrets.
 L'amour : Larmes d'amour, larmes pleines de charmes !
 L'amitié : Vois le sillon qu'elles creusent après !
 L'amour : Je puis dompter les âmes les plus fortes.
 L'amitié : J'ai fait mon nid dans le cœur du guerrier.
 L'amour : Je fais choquer de puissantes cohortes.
 L'amitié : Et dans le sang tu trempez ton laurier.
 L'amour : Ainsi que moi soulèves-tu les guerres ?
 L'amitié : Pas un n'échappe à mes traits dangereux.
 L'amour : Je n'entre pas dans les âmes vulgaires,
 Je n'ai charmé que les cœurs généreux.
 L'amour : Vois mon pouvoir ! je divise les femmes !
 L'amitié : Juge du mien, je sais les accorder !
 L'amour : Je suis l'auteur de leurs plus fines trames.
 L'amitié : Dans un cœur franc moi j'aime à présider.
 L'amour : Je suis le dieu de la verte jeunesse
 Et le bonheur des jeunes fiancés.
 L'amitié : Quand tu n'es plus auprès de la vieillesse
 J'assemble encor les espoirs dispersés.
 L'amour : Mon souvenir dans les âmes rallume
 Les doux plaisirs de l'âge qui n'est plus.
 L'amitié : Le mien toujours avec bonheur exhume
 Les saints desirs et les nobles vertus.
 L'amour : Avoueras-tu que mon rôle est immense ?
 L'amitié : Courbe-toi donc, car je suis ton seigneur.
 L'amour : Quand tu n'es plus mon empire commence.
 L'amitié : Sur les débris de ta toute puissance
 Des cœurs brisés je refais le bonheur.

M.-J.-A. POISSON.

Arthabaska, février 1880.

Manufactures de Cotons d'Hochelaga, Cornwall et Valleyfield

C'est avec plaisir que nous annonçons à nos pratiques et au public en général que, en notre qualité d'importateurs et d'agents de maisons Européennes, nous avons pu enfin compléter avec les trois manufactures mentionnées plus haut, des arrangements qui vont nous permettre d'acheter leurs cotons au même prix que les marchands ne gros.

Nous serons en conséquence capables de vendre ces cotons à 15 par 100 de moins que partout ailleurs dans le détail, et même à 5 par 100 de moins que les marchands de gros, parce que nous les payons le même prix qu'eux et que nos dépenses sont de moitié moins fortes que les leurs.

Comme le temps de faire des achats de cotons dans les familles est à peu près arrivé, nous vous invitons à nous faire une visite avant d'aller ailleurs. Et nous sommes certains que vous serez satisfaits en tout point sur ce qui est dit plus haut.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

LE MEDECIN DU VILLAGE

(Suite)

Elle était comme lord J. Kysington, grande, maigre, un peu pâle. Il y avait entre eux un certain air de famille. Leurs deux natures devaient trop se ressembler pour pouvoir se convenir. Ces deux personnes froides et silencieuses restaient sûrement l'une près de l'autre sans s'aimer, sans se parler. L'enfant avait aussi appris à ne pas faire de bruit, il marchait sur la pointe du pied, et, au moindre craquement du parquet, un regard sévère de sa mère ou de lord J. Kysington le changeait en statue. Il était trop tard pour retourner dans mon village ; mais il est toujours temps pour regretter ce que l'on a aimé et ce que l'on a perdu. Mon cœur se serra en songeant à ma maisonnette, à mon valon, à ma liberté.

Voici ce que je parvins à savoir sur ce triste intérieur :

Lord J. Kysington était venu à Montpellier pour rétablir sa santé, éprouvée par le climat des Indes. Second fils du duc de Kysington, lord lui-même par courtoisie, il ne devait qu'à ses talents et non à un héritage sa fortune et sa position politique dans la Chambre des Communes. Lady Mary était la femme de son plus jeune frère, et lord J. Kysington, maître de disposer de ses biens, avait désigné, comme son héritier, son neveu, le fils de lady Mary. Je me mis à soigner ce vieillard avec tout le zèle dont j'étais capable, bien persuadé que le meilleur moyen d'améliorer les mauvaises positions est de remplir exactement même un devoir pénible.

Lord J. Kysington était à mon égard de la plus stricte politesse. Un salut me remerciait de chaque soin donné, de chaque mouvement qui lui rendait service. Je faisais de longues lectures que personne n'interrompait, ni le sombre vieillard que j'endormais, ni la jeune femme qui n'écoutait pas, ni l'enfant qui tremblait devant son oncle. Je n'avais jamais rien vu d'aussi triste, et pourtant, mesdames, vous savez que la petite maison blanche avait depuis longtemps cessé d'être gaie ; mais le silence qui vient du malheur suppose des pensées si graves, que les paroles sont regardées comme insuffisantes pour les rendre. On sent la vie de l'âme sous l'immobilité du corps. Dans ma nouvelle demeure, c'était le silence à cause du vide.

Un jour tandis que lord J. Kysington semblait sommeiller, que lady Mary était penchée sur son métier, le petit Harry monta sur mes genoux, et, nous trouvant dans un angle éloigné de la chambre, il me fit tout bas quelques questions avec la naïve curiosité de son âge ; puis à mon tour, ne songeant guère à ce que je disais, je l'interrogeai sur sa famille.

— Avez-vous des frères ou des sœurs ? lui demandai-je.

— J'ai une petite sœur bien jolie.
 — Comment s'appelle-t-elle ? repris-je tandis que du regard je parcourais un feuillet du journal.

— Elle a un nom charmant ; devinez-le monsieur le docteur.

Je ne sais à quoi je pensais. Dans mon village, je n'avais entendu que des noms de paysannes, qui ne pouvaient s'appliquer à la fille de lady Mary, Mme Meredith était la seule femme du monde que j'eusse connue, l'enfant répétant : "Devinez, je réponds à tout hasard : — Eva, peut-être !

Nous parlions bien bas ; mais au moment où le nom d'Eva s'échappa de mes lèvres, lord J. Kysington ouvrit brusquement les yeux et se souleva sur son séant ; lady Mary laissa tomber son aiguille et se tourna avec vivacité vers moi. Je fus confondu de l'effet que je venais de produire ; je regardai tour à tour lord Kysington et lady Mary sans oser dire une parole de plus ; quelques minutes se passèrent ; lord J. Kysington se laissa retomber sur le dossier de son fauteuil et ferma les yeux, lady Mary reprit son aiguille ; Harry et moi, nous cessâmes de parler.

Je réfléchis longtemps à ce bizarre incident ; puis, toutes choses étant rentrées dans le calme accoutumé, le silence et l'immobilité étant bien rétablis autour de moi, je me levai doucement et cherchai à m'éloigner. Lady Mary repoussa son métier, passa devant moi et me fit signe de la main de la suivre. Une fois entrée dans le salon, elle ferma la porte, se tenant debout en face de moi, la tête haute, toute sa physionomie prenant l'air impérieux, qui était l'expression la plus naturelle de ses traits :

— Monsieur Barnabé, me dit-elle, veuillez ne jamais prononcer le nom qui s'est échappé de vos lèvres tout à l'heure ; c'est un nom que lord J. Kysington ne doit pas entendre.

Elle s'inclina légèrement et rentra dans le cabinet, dont elle ferma la porte.

Mille pensées m'assaillirent à la fois ; cette Eva dont il ne fallait pas parler, n'était-ce pas Eva Meredith ? était-elle la belle fille de lord J. Kysington ? J'étais donc chez le père de William ? J'espérais, je doutais, car enfin, si pour moi ce nom d'Eva ne désignait qu'une personne, pour tout autre il n'était qu'un nom, commun sans doute, en Angleterre, à bien des femmes.

Je n'osais questionner : autour de moi, toutes les bouches étaient closes et tous les cœurs sans expansion ; mais la pensée que j'étais dans la famille d'Eva Meredith, auprès de la femme qui dépouillait la veuve de l'orphelin de l'héritage paternel, cette pensée devint la préoccupation

constante de mes jours et de mes nuits. Je voyais mille fois en rêve le retour d'Eva et de son fils dans cette demeure, je me voyais demandant pour eux un pardon que j'obtenais ; mais je levais les yeux, et la froide, l'impassible figure de lord J. Kysington glaçait toutes les espérances de mon cœur. Je me mis à examiner ce visage comme si je ne l'avais jamais vu ; je me mis à épier sur ses traits quelques mouvements, quelques lignes qui annonçassent un peu de sensibilité. Je cherchais l'âme que je voulais toucher. Hélas ! je ne la trouvais nulle part. Je ne perdais pas courage ; ma cause était si belle ! Bah ! me disais-je, que signifie l'expression du visage ? que fait l'enveloppe extérieure qui frappe les yeux ? Le coffre le plus sombre ne peut-il pas enfermer de l'or ? faut-il que tout ce qui est en nous se devine au premier regard ? et quiconque a vécu n'a-t-il pas appris à séparer son âme et sa pensée de l'expression brutale de la physionomie.

Je résolus d'éclaircir mes doutes ; mais quel moyen prendre ? Questionner lady Mary ou lord J. Kysington était chose impossible ; faire parler les domestiques ? Ils étaient Français et nouvellement entrés dans cette maison. Un valet de chambre anglais, seul serviteur qui eût suivi son maître, venait d'être envoyé à Londres avec une mission de confiance. Ce fut vers lord J. Kysington que je dirigeai mes investigations. Par lui je saurais, et de lui j'obtiendrais la grâce. La sévère expression de son visage cessa de m'effrayer. Je me dis : "Quand dans la forêt on rencontre un arbre mort en apparence, on fait une entaille à l'arbre pour savoir si la sève n'est pas vivante encore sous l'écorce morte ; de même je frapperai au cœur, et je verrai si la vie ne se cache pas quelque part." J'attendis l'occasion.

Attendre avec impatience, c'est faire venir ce que l'on attend. Au lieu de dépendre des circonstances, on soumet des circonstances.

Une nuit, lord J. Kysington me fit appeler ; il souffrait. Après lui avoir donné les soins nécessaires, je restai seul près de lui pour voir les résultats de mes prescriptions. La chambre était sombre ; une bougie allumée laissait distinguer les objets mais sans les éclairer. La noble et pâle figure de lord Kysington était renversée sur son oreiller. Ses yeux étaient fermés. C'était son habitude quand il se préparait à souffrir, comme s'il eût voulu se concentrer en lui-même pour ne rien perdre de sa force morale ; il ne se plaignait jamais ; il restait étendu dans son lit, droit et immobile comme la statue d'un roi sur son trône. En général, il se faisait faire une lecture, espérant soit que la pensée du livre s'emparerait de son esprit, soit que le son monotone d'une voix ferait venir le sommeil.

Cette nuit-là il me fit signe de sa main osseuse de prendre un livre et de commencer à lire ; mais je cherchai vainement, livres et journaux avaient été descendus au salon ; toutes les portes étaient fermées et, à moins de sonner et de répandre l'alarme dans la maison, je ne pouvais me procurer un livre. Lord J. Kysington fit un signe d'impatience, puis de résignation, et me montra une chaise pour que je revinsse m'asseoir auprès de lui. Nous restâmes longtemps ainsi sans parler, presque dans l'obscurité, l'horloge seule rompant le silence par le bruit régulier du balancier. Le sommeil ne venait pas. Tout à coup lord J. Kysington ouvrit les yeux, et, les tournant vers moi :

— Parlez, me dit-il, racontez quelque chose, ce que vous voudrez.

Ses yeux se refermèrent et il attendit.

Mon cœur battit avec force. Le moment était venu.

— Milord, lui dis-je, j'ai bien peur de ne rien savoir qui puisse intéresser votre seigneurie. Je ne puis parler que de moi, des événements de ma vie, et il vous faudrait l'histoire de quelques grands hommes de ce monde pour fixer votre attention. Que peut raconter un paysan qui a vécu content de peu, dans l'obscurité et le repos ?... Je n'ai guère quitté mon village, Milord. C'est un joli hameau dans la montagne ; on n'y serait pas né qu'on le choisirait pour y vivre. — Non loin de mon village, il y a une maison de campagne où j'ai vu des gens riches qui auraient pu partir et qui restaient, parce que les bois sont épais, les sentiers fleuris, les ruisseaux bien clairs et courrant vite sur les rochers. Hélas ! ils étaient deux dans cette maison... et bientôt une pauvre femme y resta seule jusqu'à la naissance de son fils... Milord, cette femme est une de vos compatriotes, une Anglaise, belle comme on ne l'est pas souvent ni en Angleterre ni en France, bonne comme il n'y a que les anges dans le ciel qui puisse avoir cette bonté-là... Elle venait d'avoir dix-huit ans quand je l'ai laissée sans père, sans mère, et déjà veuve d'un mari adoré ; elle est faible, délicate, presque malade, et cependant il faut bien qu'elle vive ; qu'est-ce qui protégerait son petit enfant ?... Oh ! Milord, il y a des gens bien malheureux dans ce monde ! Etre malheureux au milieu de sa vie ou quand la vieillesse est venue, c'est triste sans doute, toutefois on a quelques bons souvenirs qui vous font dire qu'on a eu sa part, son temps, son bonheur ; mais, quand on pleure avant dix-huit ans, c'est bien plus triste encore, car enfin rien ne ressuscite les morts, on le sait, et il ne reste qu'à pleurer toute sa vie. La pauvre enfant !... On voit un mendiant sur le bord d'une route, c'est du froid, c'est de la faim qu'il souffre ; on lui fait l'aumône et on le regarde sans chagrin, parce qu'il peut être secouru ; mais cette malheureuse femme dont le cœur est brisé, le seul secours à lui donner serait de l'aimer... et personne n'est près d'elle pour lui faire cette aumône-là... Ah ! Milord, si vous saviez

quel beau jeune homme elle avait pour mari !... Vingt-trois ans à peine, une noble figure, un front haut... comme le vôtre, intelligent et fier, des yeux d'un bleu foncé, un peu rêveurs, un peu tristes, j'ai su pourquoi... C'est qu'il aimait son père, son pays, et qu'il devait rester exilé loin d'eux ! Son sourire était plein de bonté... Ah ! comme il aurait souri à son petit enfant, s'il avait assez vécu pour le voir ! Il l'aimait même avant qu'il fût né ; il prenait plaisir à regarder le berceau qui attendait. Pauvre, pauvre jeune homme !... je l'ai vu par une nuit d'orage, dans une forêt, obscure, étendu sur la terre mouillée, sans mouvement, sans vie, ses vêtements couverts de boue, son front brisé par une affreuse blessure, d'où le sang s'échappait encore par torrents. J'ai vu... hélas ! j'ai vu William !

— Vous avez été témoin de la mort de mon fils ! s'écria lord J. Kysington se levant comme un spectre au milieu des oreillers qui le soutenaient, et fixant sur moi des yeux si grands, si perçants, que je reculai effrayé ; mais, malgré l'obscurité de la chambre, je crus apercevoir une larme mouiller le bord des paupières du vieillard.

— Milord, répondis-je, j'ai vu mourir votre fils, et j'ai vu naître son enfant !

Il y eut un instant de silence.
 Lord J. Kysington me regardait fixement ; enfin il fit un mouvement sa main tremblante chercha ma main, la serra, puis ses doigts s'entr'ouvrirent, et il retomba sur ses oreillers.

— Assez, assez, monsieur ! je souffre, j'ai besoin de repos. Laissez-moi seul.

Je m'inclinai et m'éloignai.

Avant que j'eusse quitté la chambre, lord J. Kysington avait repris sa position habituelle, son silence et son immobilité.

Je ne vous dirai pas, mesdames, mes nombreuses et respectueuses tentatives auprès de lord J. Kysington, les indélicates, les anxieuses cachées de celui-ci, et comment enfin son amour paternel, réveillé par les détails de l'horrible catastrophe, comment l'orgueil de sa race ranimé par l'espoir d'un héritier de son nom, finirent par triompher d'un amer ressentiment. Trois mois après la scène que je viens de raconter, j'étais sur le seuil de la maison de Montpellier à attendre Eva de Meredith et son fils, rappelés dans leur famille pour y reprendre tous leurs droits. Ce fut un beau jour pour moi.

Lady Mary qui, en femme maîtresse d'elle-même, avait dissimulé sa joie lorsque des dissensions de famille avaient fait de son fils le futur héritier de son frère, dissimula mieux encore ses regrets et sa colère quand Eva Meredith, ou plutôt Eva Kysington, se réconcilia avec son beau-père. Le front de marbre de lady Mary resta impassible ; mais que de mauvaises passions devaient gonfler son cœur sous ce calme apparent !

J'étais donc sur le seuil de la porte quand la voiture d'Eva Meredith (je continuerai à lui donner ce nom) entra dans la cour de l'hôtel. Eva me tendit vivement la main.

— Merci, merci, mon ami ! murmura-t-elle.

Elle essuya les larmes qui tremblaient dans ses yeux, et, prenant par la main son enfant, un enfant de trois ans, beau comme un ange, elle entra dans sa nouvelle demeure.

— J'ai peur, me dit-elle.

C'était toujours cette faible femme brisée par le malheur, pâle, triste et belle, qui ne croyait guère aux espérances de la terre, et qui n'avait de certitude que pour les choses du ciel. Je marchais à côté d'elle, et tandis que, toujours en deuil, elle montait les premières marches de l'escalier, sa douce figure mouillée de larmes, sa taille mince et faible penchée vers la rampe, son bras tendu attirant à elle l'enfant qui marchait plus lentement qu'elle encore, lady Mary et son fils parurent sur le haut de l'escalier. Lady Mary portait une robe de velours brun, de beaux bracelets entouraient ses bras ; une légère chaîne d'or ceignait son front, digne en effet d'un diadème. Elle marchait d'un pas assuré, la tête haute, le regard plein de fierté. Ce fut ainsi que ces deux mères se virent pour la première fois.

— Soyez la bienvenue, madame, dit lady Mary en saluant Eva Meredith.

Eva essaya de sourire et répondit quelques paroles affectueuses. Comment aurait-elle deviné la haine, elle qui ne savait qu'aimer ! Nous nous dirigeâmes vers le cabinet de lord J. Kysington, Mme Meredith, se soutenant à peine, entra la première, fit quelques pas et s'agenouilla près du fauteuil de son beau-père. Elle prit son enfant dans ses deux bras, et, le mettant sur les genoux de lord J. Kysington :

— Voilà son fils ! s'écria-t-elle.

Puis la pauvre femme pleura et sanglota.

Lord J. Kysington regarda longtemps l'enfant. A mesure qu'il reconnaissait les traits du fils qu'il avait perdu, son regard devenait humide et affectueux. Un moment arriva où, oubliant son âge, la marche et le temps, les malheurs éprouvés, il se crut revenu aux jours heureux où il serrait son fils encore enfant sur son cœur.

— William ! William ! murmura-t-il ; ma fille ! ajouta-t-il en tendant la main à Eva Meredith.

Mes yeux se remplirent de larmes, Eva avait une famille, un protecteur et une fortune ; j'étais mieux, et c'est peut-être pourquoi je pleurais !

L'enfant, paisiblement resté sur les genoux de son grand-père, n'avait témoigné ni plaisir ni crainte.

— Veux-tu m'aimer ! lui dit le vieillard.

L'enfant leva la tête mais ne répondit pas : — M'entends-tu ! je serai ton père.